

PAR DES NUITS ENTROUVERTES

Tome 1



La liseuse - *Fantin-Latour*

Wilfrid Sébaoun

PAR DES NUITS ENTROUVERTES

Poèmes

Tome 1

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-13-0
© Les Éditions de la reine Mab, 2012

I

*Our lives, our tears, as water,
Are spilled upon the ground,
God giveth no man quarter,
Yet God a means hath found,
Though faith and hope have vanished,
And even love grows dim,
A means whereby His banished
Be not expelled from Him !*

RUDYARD KIPLING

The rabbi's song

PAROLES DE RAISON

Je vivais dans un rêve et je croyais vivre
Dans le monde réel : j'avais l'âme ivre
D'un coupable deuil dont seul Dieu délivre.

Mes yeux ont cherché une étoile éteinte
Dans un ciel aveugle et sourd à mes plaintes.
Mon attente, pourtant, n'était pas feinte.

J'ai cru au pouvoir de la nostalgie,
Chaque printemps dans mon cœur reverdie,
De ramener une morte à la vie !

Toutes mes années se sont écoulées
Sans que la vraie vie me soit révélée !
Mon âme est restée seule, inconsolée.

Au Jugement, mon âme toute nue
Sera-t-elle appelée, l'heure venue,
Sans la rédemptrice en vain attendue ?

Mes poésies sont-elles trop amères
Pour être entendues comme des prières ?
Dieu, dans mon cœur, s'indigne et crie : « espère ! »

RÉVOLTE

Pourquoi crier que ton rêve décline,
Ne le sais-je pas depuis bien longtemps,
Vieux cœur qui bat dans ma vieille poitrine,
Suis-je sourd ainsi que tu le prétends ?

Ne sais-je pas que tout ce qui commence
Inexorablement court vers sa fin,
Et que sous le soleil pure démente
Est vouloir éternel un rêve humain ?

Est-ce vraiment à toi que je m'adresse,
Cœur dont les cris reflètent ma détresse ?
J'ai trop menti pour ne pas en douter.

Ah ! ne me dis pas que tout est mensonge,
Que ma rédemptrice et Dieu sont des songes !
Je ne veux pas mourir désespéré.

ENSEMBLE, AU LARGE DU PHARE

Pourquoi dire le temps pervers
Et bourreau de nos illusions,
Quand c'est au moyen des passions
Que l'âme puise dans la chair
Aveugle que nous édifions
Notre misérable univers ?

Le temps n'est que vaine apparence !
Les fugitives étincelles
De l'amour seules sont réelles !
À l'heure de mourir commence
Des amants l'aurore éternelle. —
En douter est pure démente !

Nos cœurs sont prompts à oublier,
Lorsque des tourments les séparent
Et que la nuit de nous s'empare,
Les ressources de la pitié !
« Qu'importe ! » crie, au loin, le phare,
« Souvenez-vous de Dieu, priez ! »

UN VŒU

Il n'y a rien dans la nature
Qu'un rêve ne puisse égaler,
Car rien ne meurt et rien ne dure
Comme le pur don de rêver !

Dans un rêve mélancolique
S'apaisa le sillage ardent
De la vieille barque mystique
Où gémit la flûte du vent.

Sur la rive du fleuve sombre
La pitié de mon cœur veillait ;
C'est de mon sang que vivait l'ombre
Des saules à qui l'eau parlait.

Quand je serai mort, que mes cendres
Soient confiées au fleuve qui court
Vers la mer où Dieu fait descendre
L'éternel soleil de l'amour !

DÉMESURE, PEUT-ETRE

Laisse ta main attendre dans ma main
Le renouvellement de la promesse
Faites par Dieu d'adoucir la détresse
Des amants séparés par le déclin
Sans rémission du soleil de la vie
Dans le corps, qui l'âme à la douleur lie.

Dieu a promis l'ineffable baiser
De ses yeux sur tes yeux pour apaiser
La fièvre de ton âme à l'heure noire
Où regrets et remords, dans ta mémoire,
Submergeront, le changeant en écueil,
Caché, ton désir d'oublier tes deuils.

N'abandonne pas ton âme à ses peines,
Écoute ton cœur accueillir mon sang :
Rien ne console mieux qu'un cœur qui ment
À la solitude où la mort est reine !
Et souviens-toi que la pitié de Dieu
Est lampe allumée pour toi dans mes yeux !

SOUVENIR PASSE-PARTOUT

Il va faire nuit, ta main serre
Un peu plus fortement ma main.
Le cimetière est un jardin
Qui invite aux pensées austères.

Le soir vient sans changer l'attrait
Des pierres de la vieille église ;
Il souffle une légère brise
Qui ne trouble pas les cyprès.

Aucun mur ne nous dévisage,
Aucun fantôme soupçonneux
Ne nous regarde dans les yeux.
Comme nous est doux ce village !

Commenterons-nous les aveux
Que la cloche mélancolique
Fait à nos âmes qui s'appliquent
À trouver au fond d'elles Dieu ?

DOULEUR OBSTINÉE

Est-ce que mon sang, complice infidèle
De la mort, la trahit, et m'avertit ?
Ce drapeau noir de la douleur, ce cri
Informe, est-ce l'appel d'un sang rebelle ?

La hideuse mort en moi défie Dieu,
Je le sais, masquée, et ses masques leurrent
Sans beaucoup d'efforts mon âme, qui pleure
Une âme disparue dans le ciel bleu.

Est-ce le sang d'une nouvelle alliance
Me demandant une juste rançon
Qui laisse à mon cœur et à ma raison
La force de garder une espérance ?

Est-ce Dieu, caché au fond de mon sang,
Qui rappelle à mon âme une promesse
Jamais abolie, ce mal noir sans cesse
À l'œuvre dans mon corps soumis au temps ?

LA MORT DES MÉCRÉANTS

Une heure viendra où nous serons seuls,
Même la main dans la main, sur la rive
De la nuit nue, que notre raison prive
De voile nuptial comme de linceul.

Une heure qui fait peur à notre cœur
Enfoui dans un corps qu'une aveugle brume
De désir enveloppe, et où s'allume
Dans un ciel de cendre un soleil moqueur.

Une heure qui défie notre âme lâche
D'échapper à son poing même un instant.
La couronner d'adieux ? Grottesque tâche
D'amers bouffons qui font les importants !

Nous serons seuls, marionnettes pendues
Aux pitons du montreur universel,
Quand le destin jugera superflue
La vie de l'un de nous sous son vieux ciel.

Scrutant de notre sang les prophéties,
Nous entendrons une voix murmurer :
« L'un de vous deux aura perdu la vie
Avant la fin de l'heure aux yeux murés.

La solitude a ses heures de gloire !
L'impitoyable mort séparera,

Sur un chemin d'attente dérisoire,
Vos cœurs quand le montreur en sera las ! »

Inutilement l'ombre condamnée
Criera : « Pourquoi ce choix entre deux sangs,
Ce silence noir, ces lunes fanées
Jetées dans la nuit d'un désert béant ?

Pourquoi ces deux croix dressées face à face,
Chimères sans voix, et ce vent d'hiver,
Sur la colline nue où rien n'efface
Le souvenir de tant de deuils amers ? »

Elle entendra monter du fond du gouffre
Les soupirs d'un écho désespérant,
Unique réponse aux âmes qui souffrent
Seules devant la gueule du néant.

Nous serons seuls quand retentira l'heure
Des derniers baisers, du dernier défi.
La mort n'est que la mort ! le paradis
Où nous serions réunis n'est qu'un leurre !

SOUS LE VRAI CIEL

Je ne souffre plus de marcher sans toi,
Seul, ou la Mort à mon bras, dans les rues
Où il y a tant de gens qui remuent ;
Le ciel est immobile, et j'y vois
Errer les ombres sans voix
D'étoiles pâles et nues,
Je sais que tu es parmi elles
Et que ma solitude est irréaliste.

Je sais qu'il n'y a rien d'aussi fécond
Ni d'aussi pur que la pitié promise
Par ton cœur, qu'avec Dieu je confonds,
Au-delà de la frontière grise
Où un jour nous nous reconnâtrons.
Je n'ai plus de raison de me plaindre
Maintenant que je sais que le feu
Du deuil qui dévorait mes yeux,
Grâce au ciel où tu vis, s'éteindra.

RÉALISME D'UN POÈTE INCRÉDULE

Cesser, enfin, d'être ce que je suis,
Pèlerin mécréant, seul dans la nuit,
Est-ce possible ? Étoile de mes rêves,
Te montreras-tu, afin que s'achève
Un voyage où mon cœur fait tant de bruit ?

N'entends-tu pas le pécheur qui t'appelle ?
Viens à mon secours, si tu es réelle
Viens toucher du doigt une plaie à vif
Qui nourrit de son sang mes chants plaintifs !

Quand je t'aurai vue de mes propres yeux,
Je n'aurai plus qu'à demander à Dieu
D'aider une étoile à guider mon âme
Vers Celle qui l'attend, et n'est que femme !

SAVOIR NOCTURNE

La vérité ne peut pas être dite :
Elle est si noire et si crue que j'hésite
À croire ton cœur prêt à pardonner
Le malheur où mon cœur s'est engouffré
Sans le savoir, sans le vouloir, sans même
Demander conseil à la lune blême
Qui avait pourtant nourri et bercé
Le rêve aveuglément assassiné.

Je ne connais que la face visible
De la vérité qui me désespère ;
Qui sait si l'autre face est moins amère,
Moins dure, moins funeste ou moins horrible ?

Je ne sais rien de ce que ton cœur nu
A souffert depuis qu'il a disparu
Dans un silence aussi lourd que la terre
Qui a englouti le corps de ma mère.

Je sais pourtant que du fond de mon âme
C'est toi qui cries vers le Dieu de pitié
Pour qu'il pardonne à ce pécheur infâme
Que, pleine d'illusions, tu as aimé.

À UN ORPHELIN QUI NE VEUT PAS SOUFFRIR

Une preuve est clouée sur le ciel bleu,
Tu entends le sang tomber goutte à goutte
Sur ton cœur voué à la nuit du doute,
Mais tu ne sais rien des serments de Dieu.

« Seules l'absence et la mort sont certaines »,
Sifflent ces serpents que nourrit ton cœur :
Rêves séducteurs, venimeuses peurs
Et reniement aveugle de la peine.

Ton cœur corrompu souffrira trop tard
Pour épouser la pitié rédemptrice,
Pauvre orphelin, qui à l'abîme glisse
En ne cherchant que la main du hasard !

Au jour du Jugement, la vaine attente
De ton cœur pèsera, sur le plateau
Du salut, si lourd, que Dieu aussitôt
Fera entrer ton âme dans sa tente !

Car tu souffriras ! Ta brève agonie
Sera si dure à ton cœur mécréant
Qu'elle lui semblera être infinie
Attente de l'oubli ou du néant !

TESTAMENT

À ceux qui vivront après nous je laisse
À méditer cette ardente promesse
Faites pour conjurer peur et détresse :

Nous écouterons ensemble gémir,
Dans le jardin, une neige étrangère,
Et la nuit sans voix de nos souvenirs
S'ouvrira pour nous comme une prière

Après avoir trouvé la vraie lumière
Sous le ciel sanglant d'un secret désir,
Nos âmes sauront aimer et souffrir
Sans renier les baisers des nuits amères.

Nous sauverons nos rêves imprudents...
Hâblerie, hélas ! Les yeux de Satan
Brillent dans l'enfer où il nous attend !
Dieu, au pécheur et à la pécheresse,
Veuille pardonner leur triste vieillesse !

EST-CE TROP TÔT ?

Viens partager avec moi cette obscure
Espérance que Dieu fait vivre en nous ;
Je suis si seul, et les nuits sont si dures
Aux orphelins que berce un rêve flou !

Viens faire fleurir la bonne nouvelle
Que j'arrose de pleurs dans le jardin
Secret où t'attend mon âme fidèle
À l'aube exilée dans un ciel lointain !

La mort est la cynique entremetteuse
Qui souffle sur le feu d'amers désirs ;
Ne l'écoute pas, sa barque ne creuse
Que des plaies dans les flancs de l'avenir !

Viens promettre à ma chair que l'agonie
Sera simplement le voyage à deux
Que, pour gagner ensemble l'autre vie,
Nos âmes feront, mêlées, dans tes yeux !

QUAND LE SOIR DESCEND

Ah ! n'abandonne pas dans leur désert,
Dieu de Léa, de Rachel, des servantes,
Les amants malheureux qui se repentent
D'avoir déçu l'attente de leur chair !

DEVANT LA GUEULE D'UN VERTIGE

Le corps dédaigneux, l'âme emprisonnée
Dans le silence noir de l'avenir,
Ils se sont pris la main pour moins souffrir
De l'âpre peur de mourir en athées.

Pourraient-ils échapper à leur destin
Et altérer la nature des choses ?
L'ombre aux bras durs de la métamorphose
Sans aucun recours déjà les étreint.

Une voix venue d'on ne sait où crie :
« Quand le corps meurt, toute souffrance meurt ! »
Renier la source unique de la vie ?
Ils en sont tentés, hélas ! quelle horreur !

À TOI QUI VIENS

Si dans mes poésies tu vois parfois
Quelque chose d'obscur, pardonne-moi !

Mon âme est bien malade, et balbutie
Quand elle sent pâlir ses rêveries ;
La solitude et la nuit lui font peur
Quand parle trop bas son Consolateur ;
Efforce-toi de comprendre quand même
Ce qu'elle veut dire à l'âme qu'elle aime !

Si ma poésie malgré moi trahit
Un désenchantement de cœur aigri,
Pardonne-lui quelques strophes amères :
Si dure est ma lutte avec les chimères !
Pardonne-lui de manquer de clarté,
Dieu pardonne leur trouble aux cœurs brisés !
N'es-tu pas un peu de cette lumière
Que Dieu a créée pour la vie entière ?

LA FIN DU MONDE

Les sables mouvants de longues attentes
Ont englouti les illusions errantes
D'âmes pleines d'ardeur mais ignorantes.

La lune et la mer conseillent des ruses
Si simples que la chair en est confuse.
Peine perdue, quand les âmes s'abusent !

Les vagues venues de l'horizon meurent
Sur la grève noire où les âmes pleurent
De n'être que trop tard libres de leurres.

Je parle de mon âme et de la tienne,
Qui à jamais séparées se souviennent,
Sans rien pouvoir y changer, de leurs peines.

« Pourquoi, t'écries-tu, un si gros mensonge ? »
Je le renie, mais c'est, hélas ! un songe
Qu'avive sans cesse un deuil qui me ronge.

Ton indignation nous donne une chance
Inespérée de dompter une absence
Dévastatrice et un deuil sans clémence !

OBSTINATION

Je ne sais qui appeler au secours,
Tu ne sais qui pourrait te secourir !
Que serons-nous à l'heure de mourir ?
Des enfants trouvés, sans Dieu, sans amour ?
Quoi d'autre, au bout du chemin de misère
Menant de la poussière à la poussière ?
Ombres bientôt par la nuit englouties
Après avoir erré, seules, longtemps,
Sans même une fois boire un peu du sang
Qui leur eût donné leur part de vraie vie ?

Si je t'imagine à jamais ailleurs,
Ma poitrine enfante une noire peur,
L'angoisse noue mes doigts ! j'écris quand même,
Jour après jour, pour toi, bien des poèmes !
Suis-je insensé, ou de mauvaise foi ?
L'obstination du cœur n'a pas de lois !

EN FIN DE COMPTE

Si ce que j'écris ne fait pas
Un peu de bien, suis-je autre chose
Qu'un pauvre diable qu'on mettra
Bientôt dans la terre où repose
— Comme on dit — celle qui m'aima
Autant que Dieu aime des roses
Les épines qu'il enfanta ?
— Dieu ! seule véritable cause
Des maux dont je souffre ici-bas !
Dis le contraire, si tu l'oses,
Marâtre d'un poète las,
Nostalgie, violente et morose,
Qui m'as enfermé dans tes bras !

CHANSON D'AUTOMNE

Ce que nous nous sommes promis
Est ce que dans tes yeux je lis,
Nos souffrances nous l'ont appris.
La Madone berce nos âmes.

Sur tes lèvres s'ouvre un ciel gris
Où lentement vers le Midi
S'en vont des oiseaux, sans un cri.
L'amour n'a pas déçu nos âmes.

Avec l'hiver le noir souci
Viendra confirmer ce que dit
La pitié qui nous a unis.
Dieu prie avec nous dans nos âmes.

Lorsque la neige aura rempli
Les rêves, les chansons, les nids,
Nos cœurs accueilleront l'oubli.
La mort est morte dans nos âmes.

NOCES DE SABLE

Autant que le tien mon cœur tremble !
Je ne sais pas à quoi ressemble
La mort, mais elle me fait peur
Comme à toi ! Pour calmer nos cœurs,
Allons au-devant d'elle ensemble,
Munis de rêves et de fleurs !

Toutes les étoiles s'éteignent
Dans le ciel quand l'aube paraît,
Et chaque soir un soleil saigne
Et meurt pour la mer, tu le sais !
Faut-il que dans nos cœurs ne règnent
Qu'attentes troubles et regrets ?

Quelle cloche sonnera l'heure
De renoncer à l'infini ?
C'est dans notre sang que demeure
L'ombre qui nous promet l'oubli
De la vie abondante en leurres,
Sombres reniements, vains défis !

DEUX ORPHELINES

Derrière elles, dans la rosace
Allait mourir une lumière ;
Elles resteraient face à face
Avec deux étranges chimères.

À qui demander du secours
Si la Madone se taisait
Quand dans l'église le cœur lourd
Des pénitentes se brisait ?

Brûlantes étaient les paroles
Des chansons nées dans leur poitrine !
La peur d'êtres devenues folles
Étreignait les deux orphelines.

Que faire, sinon simplement
Fermer les yeux, se souvenir,
Et des chimères, tendrement,
Prendre la main, pour moins souffrir ?

*Les deux orphelines se prennent
Par la main, et tendent leur cœur
Aux chimères qui se souviennent
De leurs filles et de leurs pleurs.*

À LA PITIÉ RÉDEMPTRICE

Ô pitié, seule amie dont la puissance
Puisse sauver le cœur désespéré
De l'abîme ouvert au bord du silence
Qui s'établit quand les dés sont jetés,
Ne l'abandonne pas ! vers lui s'avance
Si vite de la mort les doigts d'acier !

Fais en lui ton nid d'ombre et de lumière,
Ta demeure ouverte aux rêves méfiants,
Ton jardin où les lys défient les pierres,
Ton antre de sibylle où tu entends
Les tourments secrets des âmes amères
Hantées par les deuils et les reniements !

Ne l'abandonne pas à l'Adversaire,
Aide-le à souffrir sans blasphémer,
À s'offrir sans retour aux flammes claires
Ou sombres d'un amour qui l'a trouvé !
Ne t'éteins pas, étoile tutélaire,
Le cœur a tant besoin d'être guidé !

LA NUIT TOMBE TÔT

L'automne meurt, un bruissement
Nous inquiète et nous reconforte.
Nouvelle vie des feuilles mortes ?
Murmure équivoque du vent
Qui les caresse, puis emporte
Loin d'ici des rêves troublants ?
Soupirs d'ombres cherchant les portes
De l'infini dans notre sang ?

Où irons-nous lorsque la neige
Reviendra hanter notre foi
Comme au temps des loups dans les bois
Et des berceuses sacrilèges ?
Au jardin que l'amour protège
Ou au désert sourd et sans voix ?
L'hiver met tant de cœurs en croix !
Tant d'âmes tombent dans ses pièges !

CHANSON MYSTIQUE

Il me reste bien peu de temps
Pour chercher des sources d'espoir
Avec une souris d'antan
Qui trotte, trotte, dans le noir !

Une souris ? non ! une fée
Vêtue d'une robe de soie
Et d'un manteau bleu, couronnée
D'un rêve d'ineffable joie !

Mon cœur n'a certes pas vieilli !
Mais les saisons , quelle pitié !
Les aubes sont vêtues de gris !
Les soleils ? de sang habillés !

Je chante, mais mon âme pleure
Comme de mes chansons les notes !
S'envolent dans la nuit les heures !
Petite souris, trotte, trotte !

TEMPS D'AMÈRE PERSÉVÉRANCE

Voici qu'une ombre nue révèle
Un secret de Polichinelle
À deux cœurs que sépare un cri
D'adieu à des rêves trahis !

Que savons-nous du vent sauvage
Qui pousse à l'abîme un nuage,
Nous qui marchons le long des champs
De tournesols en soupirant ?

Haie, rideau d'arbres, mur de pierres,
Dérisoire est toute barrière !
Simple signe de l'au-delà,
L'ombre vient, regarde et s'en va !

Dans les campagnes restées vertes
Des routes sont encore ouvertes,
Mais moins humaines qu'autrefois.
La science rit de toute foi !

Les corps sont mensonge et souffrance,
Ils corrompent toute espérance,
Leurs promesses de joies sont rances.
Les âmes, malgré leur dégoût,
S'accrochent, craignant — est-ce fou ? —
Que la vie d'ici-bas soit tout.

CHANSON DU SOIR

Il n'est pas de folie pire
Que d'essayer d'oublier
Dans des rêves effrénés
Ce qu'être mortel veut dire.
Les rêves d'or font, font, font
Trois petits tours et s'en vont.

Désespérer n'est pas sage :
Que sais-tu de l'avenir ?
Tu peux encore obtenir
Des muscles de ton visage
Un sourire sans raison
Qui éclaire l'horizon.

Mystère qu'à l'âme impure
D'un poète malheureux
Qui s'est souvenu de Dieu
A révélé la nature !
Imaginer autrement
La vie ? Poursuite du vent !

SOUS LES YEUX DE L'HIVER

Un songe de neige exilée
Ondoyant, impudique, amer,
Serpente au fond de notre chair
Et dans notre trouble pensée.

La neige d'une seule nuit
Suffit pour faire le bonhomme
Aveugle et boiteux que l'on nomme
L'amour qui à la mort conduit.

Savons-nous quelle aube fatale
Verra glisser nos faibles cœurs
Au gouffre d'un sombre bonheur
Caché dans une neige pâle ?

Ni l'un ni l'autre n'avons su
Rencontrer l'amour qui fait vivre ;
Devrions-nous fuir, pour survivre,
Les ressources de l'inconnu ?

ÉPITAPHE

Pauvre bête soumise au joug brutal
Du destin, j'ai peiné seul sur la terre,
Le cœur plein de nuit, traînant ce mystère :
Désirer l'amour et faire le mal !

Mes ossements maintenant se dissolvent
Dans la terre, et mon âme erre sans bruit.
Vous que le destin ici a conduits,
Passants, priez que votre ciel m'absolve !

CHÂTIMENT, OU DESTIN ?

Tu avais cru voir dans la poésie
Un art de changer en réalités
Des rêves consolants. Hélas ! la vie
N'a guère eu de peine à te détromper !

Tu avais cru fuir au fond de la Bible
Des reniements fous, des rêves retors.
Mais, tu l'as bien vu, c'était impossible,
Le mal vivait en toi, — comme la mort !

Tu avais trouvé ta terre promise,
Quand tu craignais de mourir au désert.
Tu l'as calomniée, ton attente est prise
Sans recours dans les rets d'un cœur amer !

IMPRUDENCE FATALE

Fable mystique

Un homme seul et malheureux,
Angoissé par le silence
Inaltérable de Dieu,
Par le moyen d'une science
Très réelle des apparences,
Fabrique un golem,
Au nom de la liberté, libère
Dans les rues de Jérusalem
Une aveugle nuit de colère,
Et sans l'avoir voulu déchaîne,
Un nouveau mal, une nouvelle mort
Qui seront peut-être plus forts
Que le bien, l'amour et la vie !
L'homme seul et malheureux crie,
Mais, hélas ! nulle Béatrice
Hors du paradis ne se glisse
Pour lui murmurer : « Je viens
Te révéler que ce n'est rien
Qu'un mauvais rêve.
Réveille-toi, le jour se lève ! »

D'UNE NUIT DE SOLITUDE

J'ai beau exhorter ma raison
À calmer de mon cœur la houle,
De toutes parts viennent en foule
Des flots d'amertume sans fond !

Des soupirs indistincts se pressent
Autour des écueils de mon lit,
Saignent sans trêve et sans répit
Des âmes pleines de détresse !

Quelle souffrance que de voir,
À peine éteinte la lumière,
À peine fermées les paupières,
Ces fantômes que fuit l'espoir :

Pâles reflets de fleurs fanées
Dans un ciel clos aux femmes nées
Pour l'interminable saison
Des attentes sans horizon !

J'ai si souvent laissé brûler
Dans mes yeux le feu de leurs larmes !
Devrai-je sans fin contempler
Dans leur nuit des reflets sans charme ?

Nul ne connaît vraiment les causes

Du côté néfaste des choses,
Je le sais ! mais mon âme sent
Mérité cet âpre tourment !

Est-ce dans mon sang que murmurent
Les troubles sources des remords,
Dans mon sang marqué par le sort
Pour nourrir des ombres impures ?

Éternelle aube de pitié,
Dissipe la mélancolie
D'un malade qui vers toi crie
Au bord d'un abîme renié !

Ô toi que je sais rédemptrice,
N'abandonne pas dans la nuit
Un pécheur que son rêve a fui
Et qui peut-être à l'enfer glisse !

POUR UNE PETITE MAMAN

Ah ! ne te décourage pas !
Ce jeu n'est certes pas frivole !
La poupée pleure dans tes bras,
Cherche patiemment les paroles
D'une chanson qui la console,
Ton cœur t'en récompensera.

Tu peux, par exemple conter,
D'une manière personnelle,
Ce qui est jadis arrivé
Aux héros d'une histoire, telle
Qu'elle peut paraître irréaliste,
Célébrant Savoir et Pitié.

*Balthasar écoutait au loin,
Du sommet de sa tour en brique,
Les galets annoncer sans fin
Aux étoiles mélancoliques
La charité de Véronique ...
Un jour, il se mit en chemin ...*

SUR LE DERNIER RIVAGE

« La chair se flétrit, sans la moindre chance
De refleurir : Dieu ne joue pas aux dés,
Il faut mourir, telle est la vérité ! »
Murmure la voix de la mer immense.
Dieu seul pourrait la contraindre au silence,
C'est en vain que crient nos cœurs révoltés.

La mer s'envenime, et l'écume est noire
Que boit le sable où nos rêves sont pris.
Mais reste, au fond de nos cœurs envahis
Par des mots crus qu'ils voudraient ne pas croire,
L'espoir d'aller un jour ensemble boire,
Dans le désert, aux sources de l'oubli !

L'oubli ! attendre autre chose est futile !
Le bienfaisant oubli de l'âpre peur
Qu'insuffle la mort dans nos faibles cœurs !
L'oubli au bras puissant qui annihile
Le temps puisé dans le ventre fertile
Du néant par la voix du Créateur !

EST-ELLE TOUT À FAIT PERDUE ?

Je ne peux contempler le souvenir
De ce que j'ai perdu par ma folie
Sans voir en esprit des larmes jaillir
Des tes yeux et brûler tes joues vieilles.

Ah ! dérision de ces lèvres qui prient
Tandis que l'âme impie se désespère,
Tristesse de jeter des fleurs flétries
Dans l'eau sans voix d'un aveugle mystère !

J'aurai gaspillé ma vie sur la terre
Sans comprendre à temps l'avertissement
Que murmuraient mes nostalgies amères,
Et mourir seul sera mon châtement.

Ai-je raison de me dire coupable
Des fautes dont mon cœur m'a fait souffrir ?
D'où m'est venu ce cœur de pauvre diable
Ignorant soumis à de vains désirs ?

Un gros soleil rouge erre dans mes rêves ;
Un buisson ardent crie dans le désert ;
D'un jardin morne une fumée s'élève :
Feuilles mortes en feu ! — symbole clair !

Que suis-je ici-bas pour croire comprendre
Ce qui m'a fait monter sur le bûcher ?
Lorsque la chair de mon cœur sera cendre,
Vers quel infini fuiront mes péchés ?

En aveugle qui croit la nuit complice
Du coq pervers qui ne veut pas chanter,
Mon cœur a-t-il renié la rédemptrice
Simple qui l'avait à elle appelé ?

Tu étais celle-là, neige et rosée
Qui venait de la nuit bercer mon cœur,
Celle-là que l'amour avait créée
Pour lutter sans fin avec le malheur,

Celle-là qui venait du ciel défendre
Contre le néant mon âme imparfaite,
Celle-là qui venait, riante et tendre,
Changer les jours de deuil en jour de fête.

Sur une vie qui va bientôt finir,
À quoi bon méditer ? je t'ai perdue !
Mais je ne peux m'empêcher de vêtir
De ta tendre pitié mon âme nue !

LE SEUL PARI RAISONNABLE

Nous abandonner à nos rêves ?
Non ! les bulles de savon crèvent !
Méfions-nous des pièges que tend
Un jeu qui trop souvent s'achève
Dans l'angoisse et le reniement
D'une attente aux reflets changeants !

Que faire d'autre que chercher
En nous ce qu'il faut de pitié
Pour convaincre nos âmes lasses
Que le marchand de sable passe
Tôt ou tard, et que le remords
Le plus rebelle enfin s'endort ?

N'avons-nous pas de notre vie
Trop longtemps fait une agonie ?
N'avons-nous pas trop longtemps mis
Nos âmes nues au pilori ?
Qu'allons-nous faire face à face
Avec un hiver qui grimace ?

Nos âmes qui ont tant souffert
Ne peuvent-elles dans la chair
Ouvrir à l'oubli un sillon,
Comme la lune sur la mer

Offre une voie vers l'horizon ?
L'oubli ! la véritable Sion !

Que faire quand la nuit s'élançe
Pour nous emporter en silence
Au gouffre des rêves retors
Et sans remède, en apparence ?
« L'amour est fort comme la mort »,
Dit l'Écriture, a-t-elle tort ?

JOUR DE DÉLIVRANCE

Ce jour-là, nous avons su voir
Saigner et pleurer les statues
Du jardin de nos désespoirs,
Refleurir les chansons des rues,
Et se flétrir le soleil noir
Penché sur des rêveries nues.

Ce jour-là, nous avons trouvé
La cendre de l'étoile Absinthe
Mêlée à l'or de la pitié
Au fond de nos âmes étreintes
Par le souvenir d'un passé
Que ne peut changer nulle plainte.

Ce jour-là, nous avons vaincu
Cette diabolique faiblesse
De nos cœurs où se sont complus
Tant de péchés, tant de détresses.
Ce jour-là, il n'y avait plus
Qu'une rayonnante promesse,
Dans le ciel où était voilé
Le hasard, honteux, étonné !

II

*Long Years apart — can make no
Breach a second cannot fill —
The absence of the Witch does not
Invalidate the spell —*

EMILY DICKINSON

UNE ÂME MALADE

Mon âme s'avoue ce qu'elle a été,
Elle ouvre ses plaies une à une et prie
Pour que ses humbles pleurs les purifient
Et en fassent naître une vérité.

Mon âme se penche au-dessus des mares
Où tournent sans fin dans le noir du ciel
Des yeux qui renient les adieux cruels ;
Un abîme, hélas ! de Dieu la sépare.

Entends-la crier du fond de ma chair !
Viens au secours de cette âme fiévreuse,
Ne la laisse pas tenter le désert !
Ne tarde pas ! déjà l'aube se creuse
D'ombres où le sang des rêves se perd !
Viens, rédempteur des âmes malheureuses,
Amour, lien du soleil et de la mer !

ART POÉTIQUE

Pourquoi peindrais-je d'autre chose
Que de la vérité mes lèvres,
Puisque rien ne calme la fièvre
Qui dévore nos âmes closes
L'une à l'autre, sans nul recours,
Quand le mensonge y tient sa cour
Et les fait épines sans rose ?

Combien de rêves errants vont,
Suivant des routes enneigées,
Chercher de vallée en vallée
Le rachat des blancs horizons
De nos deux âmes séparées,
À leur solitude enchaînées
Par les leurres de leurs démons !

TÉMOIGNAGE DE LA TERRASSE

Un jour lointain une pierre tomba
Au fond de sa vie, ce fut sans remède.
Elle était jeune, et devant l'océan
L'or de ses cheveux brillait. Auprès d'elle
Il y eut un homme au cœur noir d'aveux
Croupissants, sans éclairs, sans horizon.
Le ciel était bleu, un soleil d'été
Dardait sur eux ses rayons de mensonge.
Oui ! il y eut un homme au cœur boiteux
Auprès de Soledad, mendiante aveugle,
Sous un ciel d'un bleu intense d'abîme.
L'homme et Soledad pouvaient-ils ensemble
Faire face au destin ? L'homme le crut
Un moment, mais il fut forcé d'entendre
L'autre infirme mettre en pièces son rêve,
Sans le savoir. C'est tout. Lequel des deux,
Jouant au plus fin avec le destin,
Trompa le plus son âme, en fin de compte ?
C'est un secret qui erre dans la nuit.

LUMIÈRE NÉE DE L'OMBRE

L'angoisse de l'agonie
Aura été abolie
Puisque nous serons ensemble
Dans l'au-delà de l'oubli
Des frontières de la vie.

Il n'y aura plus de noires chimères
Menaçantes sorties de notre sang
Malgré son vieil horizon effaré.
Nous laisserons vagabonder nos songes
Paisiblement sur de nouveaux rivages.

Il aura suffi de manger
À la même table du fruit
De l'arbre qui rend éternelle
L'heure de la rencontre unique.

LE POÈTE ET LES HEURES DE LA NUIT

Ce qu'il a écrit peut-il plaire
Aux dames dont le cœur est plein
De rêveries que le bal peint
De nostalgie douce ou amère,
Et qui dansent jusqu'au matin ?

Ni méditation, ni prière,
Ce n'est qu'un madrigal badin,
Un simple coup d'œil clandestin
À tout hasard jeté derrière
Le mur sans faille du destin.

L'une après l'autre, humbles ou fières,
Dissimulant un noir venin
Ou bonnes comme le bon pain,
En robe de soie ou de pierre,
Dansent les dames du festin !

Celle qui sera la dernière
Attend, carnet de bal en main,
Et ce n'est certes pas en vain
Que les aiguilles familières
Des horloges tournent sans fin.

LA BONNE PRISON

Nous aurons vu que rien ne nous attache
Au ciel où du soleil brille la hache ;
Tu tireras doucement le rideau
Et la chambre sera un jardin clos.

Séparés du monde où les apparences
Nous font douter de notre humble espérance,
Nous goûterons le charme d'être seuls
Pour deviner les rêves des glaïeuls :

*Éclairs cachés dans des ténèbres tendres,
Neige blottie au fond d'un bleu de cendre,
Mélodies murmurées au bord de l'eau,
Silence immaculé du vieux corbeau
Qui répondait aux questions de la pluie
Par le « jamais plus » des aubes enfuies,
Vase changé en berceau d'un cristal
Où rit un désir étranger au mal...*

EN ESSAYANT DE DEVINER UN NOM ILLISIBLE

En perdant la vie c'est peut-être toi
Que je perdrai une deuxième fois,
Si tu ne viens pas rassurer mon âme
Au bord du fleuve où de l'enfer les flammes
Guettent les âmes nues de faible foi
Qui partout, sans fin, des preuves réclament.

Pour quel péché ai-je donc mérité
De sentir en moi le doute monter,
De ne plus savoir bercer l'espérance,
À l'heure où la mort sans masque s'avance
Vers un corps malade, et cloue la pitié,
Où je te vois vivre, au mur du silence ?

J'implore Dieu, implore-le aussi
Du lieu où tu es, comme moi d'ici,
De nous donner à tous les deux la force
De montrer à la mort âpre et retorse
Que l'arbre de vie gagne son pari
Quand à l'amour il prête son écorce !

AUBE MASQUÉE

Nous sommes pris dans les rets d'un mystère !
Notre sang n'y voit qu'opaque défi ;
Qui sait si la nuit, dans le lointain, rit
Ou pleure en songeant au bal des chimères ?

Lorsqu'il y eut dans le ciel de nos mains
Des signes certains d'une vie nouvelle,
Rien d'autre ne nous fut révélé d'elle
Que l'enchevêtrement de ses chemins.

Soleil de juillet, soleil de décembre,
Qu'importe à la terre où nos corps iront
Pourrir ? L'éclair d'une éternelle union
De nos âmes est né dans notre chambre !

L'étoile penchée sur un rêve flou
N'a déchiré que sa robe de soie
Aux ronces cachées d'une obscure joie !
Un silence parfait veille sur nous !

SÉRÉNADE À SOLEDAD

Privées de baisers tes lèvres se fanent
Comme les fleurs qu'on oublie d'arroser.
N'appelleras-tu pas de ce verger
Que ton silence obstinément profane
Le cœur qui peut de ton cœur partager
L'âpre douleur et les rêves cachés ?

Ne me laisse pas seul avec l'attente
Nue qui agonise au fond de tes yeux
Sans rien pouvoir promettre au malheureux
Que les ricanements du doute hantent.
Tends l'oreille aux voix qui dans le désert
Des reniements plaident pour notre chair !

Désespérer d'être aimée est folie
Qui sur une croix aveugle te lie !
Ne t'abandonne pas sur cette croix,
Aie pitié de toi, aie pitié de moi !
Te veux-tu condamnée aux noires flammes
Des regrets sans fin qui rongent les âmes ?
Je t'empêcherai de t'abandonner !
Sinon, Soledad, que veut dire aimer ?

UN CONTE INACHEVÉ

Elle a marché longtemps, longtemps sans voir
L'oiseau artificiel qui la guidait.
Comme l'eût-elle vu : il était noir
Comme la nuit des cœurs où Dieu se tait,
Comme le ciel décharné que dénudent
Les cruels vautours de la solitude,
Anges déchus à qui la faute d'Ève
Et Adam permet de souiller nos rêves !

Elle a marché longtemps sans rencontrer
Le pèlerin qui avait fabriqué
Pour elle seule, au prix de longues veilles
Et de méditations sans fin pareilles
À des rêves en feu, l'oiseau chercheur
Très obstiné de chemins salvateurs.

Elle a marché jusqu'au lointain rivage
Dont parlaient à son cœur les coquillages
Aux jours où la mer lui paraissait bonne
Pour les enfants et les grandes personnes.
Elle a vu les soleils sanglants périr
Dans la mer, sans un mot pour l'avenir !

Elle a marché en essayant de croire
Disposées à l'aider les ombres nues
Projetées sur le mur de sa mémoire
Par des nostalgies que rien n'atténue,
Mais elle n'a pas pu empêcher son sang

De déferler sur le silence vain
D'une attente effrénée d'un lendemain
Un peu moins ingrat que le jour présent !

L'oiseau trouvera-t-il un chemin digne
D'être jonché de rameaux et de fleurs
Et célébré par quelque pieux conteur ?
Qui sait quand s'écrit la dernière ligne
D'un conte que deux capricieux auteurs,
L'amour et le hasard, ensemble signent ?

BERCEUSE D'HIVER POUR DEUX

Les hivers qu'il nous reste à vivre
Ici nous laisseront le temps
D'écrire ensemble sur le givre
Imaginaire des enfants
Orphelins tristes et méfiants
Que nous fûmes dans les jours sombres
Où les chansons de nos mamans
Rôdaient en nous comme des ombres.

Qu'écrirons-nous pour conjurer
Notre peur d'être séparés
Quand viendra, trahissant le ciel,
L'ange du sommeil éternel
Faire miroiter à nos yeux
Le lac où se noient les adieux ?

Puisque nous avons eu la chance
Insigne de nous rencontrer,
Ne laissons pas des apparences
Fallacieuses nous désoler !
Nous avons le temps de graver
Nos aveux, nos serments, nos rêves,
Sur le givre, afin de prouver
À nos cœurs que leurs deuils s'achèvent !

ENSEMBLE EN FACE DES ANNÉES

Une mélancolie apprivoisée,
Calme et discrète, accompagne nos âmes
Dans leur désert, où peut-être les flammes
Du buisson déjà les ont appelées.

Pourquoi mentir ? Nos âmes sont avides
De rêveries qui leurent leur souffrance.
Sommes-nous certains que les apparences
Ne nous cachent pas des horizons vides ?

La tristesse d'attendre une agonie
De solitude et d'amères réponses
À la question : « est-il une autre vie ? »
Sauvagement dans nos âmes s'enfonce.

Quand nous ne pourrons plus attendre d'aide
De notre chair à tout jamais flétrie,
Il nous restera un dernier remède :
Mourir ensemble à une heure choisie.

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Dialogue d'ombres

— Oh ! comme vous avez vieilli !
Comme vos yeux se sont flétris !

— Autant que le ciel de Paris,
Autant que toutes les chimères
Qui à nos âmes furent chères,
Autant que l'ombre de ma main
Imitant un loup qui a faim
Sur le mur où mes espérances
Avaient la fraîcheur de l'enfance.

— Ne nourrissez-vous dans votre âme
Que les oiseaux gris des regrets ?

— Depuis bien longtemps mes secrets
Se montrent tout nus et parfaits
Dans la rose de Notre-Dame.

— Vous avez laissé se flétrir
Ce que vous auriez pu cueillir,
Il y a vingt ans dans mon cœur,
Dans l'attente très ordinaire
De quelque chose de meilleur !
Ah ! j'aurais mieux fait de me taire :
Je vois des larmes dans vos yeux,
Prêtes à rouler sur vos joues,
Et je n'ai qu'une pitié floue
Dans mon âme amère où se joue

La scène des derniers adieux.
Pour vous consoler, c'est bien peu !

—Bien peu pour adoucir la peine
Amère dont mon âme est pleine !
Oui ! mais que puis-je reprocher
À l'âme qui ne peut montrer,
Sur la scène de son théâtre,
Que les destins d'amours marâtres
Qu'elle ne veut pas oublier ?

BERCEUSE

Ferme les yeux, je raconte des songes
Que nous aurions oubliés, des mensonges
Moins désolants que la réalité
Du vain regret de vieillir séparés.
Pleine de pitié est la poésie
Pour les mains lassées que plus rien ne lie.
Je sais, si tu veux, t'emmener très loin
Des jours fanés, ton cœur en est témoin.

J'invente un verset d'un livre où la neige
Partage avec ton cœur ses sortilèges.

Je te fais revoir sous un ciel serein
Nos châteaux en Espagne et leurs jardins.

Qu'importe que soit de bois ou de brique
La tour où danse une lune impudique ?

Ferme les yeux, écoute dans ma voix
Sonner la cloche où seul le ciel se voit.

PAROLES D'UN POÈTE TÉMÉRAIRE
MAIS DE BONNE FOI

Ô sœur d'espérance éphémère,
Sœur de rêve toujours déçu,
Où que tu sois, où que tu erres,
Essuie tes joues, ne pleure plus,
Oublie ta solitude amère !
Voici que le temps est venu
De te dévoiler un mystère
Vieux comme le ciel et la terre
Qu'aux branches de mon cœur j'ai vu
Se montrer, fleurs et flammes claires.

Nos corps de la poussière issus
Retourneront à la poussière.
Qu'importe ! avant notre dernière
Heure sous un ciel triste et nu,
Nos âmes auront eu leur dû.
Mais la patience est nécessaire,
Ô sœur de deuil âpre et têtue !
Nous ne nous serons jamais vus
Dans cette vallée de misère,
Quand au jardin des joies austères
Ouvert par l'amour aux élus
Que de la peur aux doigts crochus
De la mort perfide il libère,
Nos cœurs se seront reconnus !

DURETÉ DU SILENCE

Neige pâle tombée sur les prairies
Où dorment les loups avec les agneaux,
Neige que mes yeux pleins de nostalgie
Verront mourir, dis-moi quelques mots !

C'est ton doigt qui écrit les Dix Paroles
Sur le sable du ciel, avec mon sang !
Tu me fais souffrir et tu me consoles !
C'est toi que j'ai perdue et que j'attends,

Ô ma lumineuse et sombre chimère
Qui n'es nulle part et qui es partout,
Rédemptrice d'un cœur qui désespère,
Lourd d'amertume et peut-être un peu fou !

Lune vêtue d'une changeante armure,
De fer-blanc ou de soie, selon les nuits,
Ne vois-tu pas les peines que j'endure ?
Ah ! tu les vois, et pourtant tu me fuis !

SOLEDAD SÉDUTTE

Elle arrange ses cheveux blonds
Avec le plus grand soin, pour plaire
À un amant imaginaire,
Et parle à son miroir profond.

Avec elle attend, dans sa chambre,
Un sapin paré de soucis ;
Tombe en silence du ciel gris,
Dehors, la neige de décembre.

Une litanie, dans son cœur,
Promet à son amant unique
La vraie pitié mélancolique
Qui transfigure le malheur.

Seront effacés de leur vie
La solitude et le chagrin,
Lit-elle dans les yeux, enfin,
De l'étoile bleue qui les lie.

IMPITOYABLE HIVER

Je ne trouve pas ce qu'il faudrait dire
Pour convaincre mon cœur que tu m'entends ;
Est-ce que bientôt j'entendrai le rire
De la mort couvrir les cris de mon sang ?

Je t'écrivais message sur message
Avec mes pleurs et mon sang d'orphelin,
Quand dans mon cœur grondaient de lourds présages,
Tu répondais en rêves sibyllins.

Aujourd'hui, dans mon cœur la neige tombe
D'un ciel sans regard, sans faire de bruit ;
Est-ce que revient la noire colombe
Avouant que partout règne la nuit ?

Je sens s'installer un sombre silence
Dans le monde ! as-tu vraiment disparu ?
Que vais-je dire au Dieu vers qui s'élance
Mon âme en deuil d'un espoir qui n'est plus ?

MINUIT VIENT DE SONNER

Dans cette nuit brûlent nos âmes
Comme dans les âtres d'antan
Vivaient les éphémères flammes !
Que savons-nous d'elles, vraiment ?

Que savons-nous des apparences
De nos âmes dans l'au-delà ?
Rien ! Mais qu'importe le silence
De Dieu sur ce point ici-bas !

C'est d'une attente ténébreuse
Et de plaies béantes qu'est né,
Au fond de nos âmes fiévreuses,
Le partage de la pitié.

Partage de la coupe où tremble,
Sur l'eau de nos rêves meurtris,
Notre vœu de franchir ensemble
La frontière de l'infini !

SOUS UN CIEL IMPUR

Voici qu'enveloppe la terre
La brume d'un nouveau mystère :
Silence d'avenir enfui ?
Âme d'un feu mort dans la nuit ?

Nous allons l'un et l'autre à la rencontre
De l'inconnu, du troublant inconnu.
Aucune main dans le ciel ne nous montre
Le moindre chemin, et nos cœurs sont nus.

Opaque est l'horizon,
Tu ne sais d'où je viens,
Tu ignores mon nom,
Et j'ignore le tien !

Ô femme que rien ne console,
Écoute, entends les paroles
D'un homme au sang obscur, qui ne craint
Rien, que de t'appeler en vain !

Je ne vois en nous que ces flammes
Que sont les cris de la chair, les chagrins,
Seules certitudes de l'âme.
Ah ! quelles folies je lis dans nos mains !
Tant d'hommes, tant de femmes,
Marchant sur les mêmes chemins
Que nous, ont connu un destin
Moins désolant que le mien

Et le tien, dans ce monde infâme
Où le rêve est tout et n'est rien !

TRISTESSE DU SOIR

Le jeu aura été long et cruel,
Et lorsque la mort jettera les dés
Dans l'ultime partie, en se levant,
J'aurai tout perdu si tu ne viens pas
Renverser la table et crier : « Assez !
Ne regardez pas les dés, car je suis,
Moi, le chemin, la vérité, la vie !
Je suis celle qui vient avec ses larmes,
Son sang, sa souffrance et sa pitié,
Pour sauver le pécheur qui m'attendait. »
Si tu ne viens pas il ne restera
Plus rien qu'un infini désert de cendre
À mon âme nue, un désert sans voix,
Sans horizon, éternel, sans oubli !

ODILE

Elle est ici, et veut que je la prenne
Dans mes bras, ce soir, au bord de l'étang...
Ne se pouvait-il pas qu'en un instant
Le ciel fondît sa vie avec la mienne ?

Je sais que ses yeux ressemblaient à l'eau
Dont le soleil déguisait la tristesse.
Je sais que ses doigts mêlaient à sa tresse
Des vœux que la nuit confie aux roseaux.

En un instant je pouvais faire naître
Au bord de l'étang un monde nouveau,
Très simplement, sans prononcer un mot.
Ah ! quand de mon destin ai-je été maître ?

Je ne saurai pas si elle a vieilli
Loin de moi, comme moi, dans l'amertume.
Le soleil de l'étang chasse la brume
Mais à mon cœur n'apporte pas l'oubli.

En vain mes regrets vers elle m'emportent.
Nulle rêverie ne me reconforte !
Je sais que peut-être elle est déjà morte.
Hélas ! plus que l'amour la morte est forte.

D'UN DIALOGUE AVEC UNE OMBRE

Écrire ou non des poèmes
Pour celle qui n'est pas là ?
Fermer les yeux, le cœur las
D'aimer de loin ce que j'aime ?

En peu de mots tout est dit :
Vivre ou renoncer à vivre ?
Métaphysique de cuivre
En robe de vert- de-gris !

Il n'y a qu'une réponse
À l'angoisse de mon cœur :
Toi, ombre accrochée, en pleur,
À ma chair comme une ronce.

Rose amoureuse d'un ciel
De la couleur de la cendre,
Rose si lente à comprendre
Qu'aucun oubli n'est réel.

Toi, de la mort la voisine,
Toi, qui me fais chanter faux
Pour la sainte des oiseaux,
La pie couronnée d'épines.

Amie de Yorick-le-Bel,
Ombre aux griffes élégantes,
Quel diable plus que toi tente
L'art d'un poète mortel ?

AVANT LA RENCONTRE

Peux-tu arracher de mon cœur boiteux
Le souvenir des routes sinueuses
Où il fut pris dans des pièges cruels
Qu'il avait défiés en pervers aveugle ?

Peux-tu purifier mon âme souillée
Par des regrets et des larmes stériles ?
As-tu en toi cette force que donne
Au cœur d'une femme élue le feu sombre
D'une pitié nourrie par les malheurs ?

Es-tu celle qui vient, avec sa cruche
Humble à la main, partager le pardon
Des fautes nues ou masquées, sans savoir
Ni même imaginer ce qu'elles sont ?

Tu viens ! Malgré mes plaies et le silence,
Je ne vois plus au bout de mon chemin
M'attendre une agonie désespérante.

LE JOUR MARQUÉ

Nos vies n'auront été que trop longtemps
Rivages submergés par l'amertume,
Horizons noyés dans d'épaisses brumes,
Déserts courroucés, ciels désespérants,
Opaques fumées, inquiétantes cendres,
Cris que nos cœurs ne pouvaient pas comprendre
Perdus au milieu de gémissements,
Énigmes de feu au fond des prunelles
Sans nul humour d'une sphinge cruelle.
Nous marchions le cœur plein de nuit. —Pourtant,
La croisée des chemins est bien réelle,
Nous nous rencontrerons. Il sera temps !

Qu'aurons-nous fait pour mériter que vienne
Enfin le moment de nous consoler ?
Rien, sinon souffrir sans mourir nos peines,
Et, sans savoir où nous allions, marcher.

À quoi bon tricher au jeu de prédire
Ce que de toi je saurai déchiffrer,
Ce que dans mon cœur ton cœur saura lire ?
Que nous devons perdre ou devons gagner,
N'aurons-nous pas le désir d'oublier
Ce que le destin a cru bon d'écrire
En nous d'instincts mauvais et de délires,
Quand nous serons unis par la pitié ?

JARDIN DE RAVELLO

La mort, qui d'un seul coup d'aile
Et sans rançon peut-être libère
L'âme, peut-être immortelle,
Du sang prisonnière,
La mort se promène avec moi
Dans les jardins qui me parlent de toi.
Dame sans ombre, elle me fait comprendre
Que mes nostalgies ont des masques de cendre.

Je me souviens de ce temps
Qui ne me semblait pas étrange
Où j'observais des oiseaux vivants
En t'attendant.
J'ai appris en vieillissant
Que tout passe et que rien ne change.

Mon cœur se révolte et me crie : « Non, non !
Tout n'est pas dit, la rédemptrice réelle
Vient de derrière l'horizon.
Va partager avec elle
La pitié ardente et le saint pardon. »

RETROUVAILLES

Je t'ai trouvée dans les plis de l'hiver
Dissimulée par mon destin pervers.
Nous sommes tous deux biens vieux, tu es née
Au fond de mon âme, il y a longtemps,
Comme un feu de bois qui prend lentement,
Les jours neigeux, dans une cheminée
De maison campagnarde où vient gémir,
Trop souvent, hélas ! comme une âme en peine,
Enchaîné au vent qui partout le traîne,
Un fantôme ennemi de l'avenir.

Où allons-nous ? Sur quel chemin de brume
S'achèvent des vies qu'un rêve résume ?

Quand du ciel noir, ou blanc, ou gris, tombait
Sur le jardin nu la neige, en silence,
J'ai désiré voir sous ces apparences
Ton cœur me faisant un signe imparfait.

Dialogues secrets avec les statues
Étaient mes rêveries, les matins froids
Où je voulais, pour affermir ma foi,
Voir des yeux affirmant qu'ils t'avaient vue.

Pouvais-je sans toi chercher de l'oubli
Les chemins dans la chair et dans l'esprit ?
Pourrais-tu sans moi franchir la réelle
Grille qui enclot la vie éternelle
Promise à ceux qu'un amour rédempteur

Fait se pardonner toutes les douleurs ?

Mon cœur est gai, — mais un doute me trouble :
Une ombre me dit qu'en naïf mortel
J'explore un pays de rêves cruels
Où coule une illusion pleine de fiel,
Que c'est tes yeux que je vois dans l'eau trouble
Me regarder jouer à quitte ou double
Ce que l'art et la vie ont d'essentiel !

PARADIS D'HIVER

Berceuse

Fermons tous deux les yeux, imaginons
Que, la main dans la main, nous partageons
L'éternité des songes de la neige
Que la douceur de la lune protège !

Blanches sont la lune et la vérité
Comme la neige où règne la pitié !
Fermons les yeux, annihilons un leurre
Sombre comme le sang, où l'âme pleure !

Se souvenir ou non qu'il faut mourir ?
Question futile aux nuits de l'avenir !
Fermons nos yeux aux fantômes qui pensent
Nous faire croire aux vaines apparences !

Nous serons tous deux les hôtes de Dieu !
Au bord d'un gouffre à jamais silencieux,
Nous aurons ouvert à nos humbles âmes
Le jardin créé pour l'homme et la femme !

RENCONTRE AU CRÉPUSCULE

Tu n'as plus pour confident
Que ce silence ébréché
Autour de ton cœur ardent
Grouillant de regrets cachés !

Tu es seule sur la terre,
Loin de Dieu, sans énergie
Pour renier l'âpre mystère
De tes vaines nostalgies !

Qui es-tu réellement,
Ce soir, ô sœur de chagrin ?
Mon cœur, hélas ! ment souvent
Au rêve neuf qui l'étreint !

Révèle-toi ! es-tu celle
Que la pitié rédemptrice,
Pour me consoler, appelle
Quand mon cœur n'est plus qu'abysse ?

SOUS UN CIEL INDULGENT

Elle cloue ses chagrins aux branches basses
De souvenirs qu'elle n'a jamais eus :
Si douloureuse est sa mémoire lasse,
Si pâle est le rêve auquel elle a cru !

De quel lointain nu pourrait-elle encore
Apaiser son attente et ses secrets ?
À quoi bon partager avec l'aurore
La mélancolie d'un amour abstrait ?

Entendra-t-elle avant la dernière heure
Ouvrte aux espoirs des fleurs sans sommeil
L'appel répété du gong qui demeure
Fidèlement dans le cœur du soleil ?

Un homme, pourtant, lui ouvre son âme
Un homme qui ne sait où la trouver,
Et qui vers elle crie du sein des flammes
D'un feu par la mort sans cesse attisé.

Un homme ? ou seulement une apparence
Revêtue par une âme où Dieu s'est tu
Si longtemps, si longtemps, qu'une ombre immense
A noyé les chemins de l'inconnu ?

Comment pourraient un homme et une femme
Qu'une ombre sans visage a séparés
Ne pas redouter la camarade infâme
Qui a séduit tant de désespérés ?

Dieu dans leur cœur a rompu son silence,
Un monde nouveau naît sous le ciel nu.
Vivre sans souffrir ! c'est, quand on y pense,
Un rêve stérile et flou, rien de plu !

Elle, enfin, apprend, du pauvre murmure
De saules étrangers, que peut un cœur
Blessé déguiser d'injustes blessures
En ardents baisers d'un consolateur !

Il entend, lui, sur la rive du fleuve,
L'eau confirmer sans détour l'âpreté
De l'exil des cœurs qui veulent des preuves
Pour se donner à un amour caché.

DEVANT LE FLEUVE QUI TRAVERSE LA CHAMBRE

Lorsque dans ma vieille poitrine
Se réveille cette douleur
Que je ne peux croire divine,
Yorick, subtil consolateur,
Crie, du cimetière où des fleurs
Ne subsistent que les épines :
« Même la mort courbe l'échine
Devant le néant, roi moqueur ! »

Dans la nuit qui s'ouvre à l'étoile amère,
Sur des chemins sourds s'éteignent nos voix !
Viens partager avec moi la misère
D'un sang offert pour la dernière fois !
Le déclin de la chair est sans mystère,
Hélas ! tu le sais aussi bien que moi.
Rien ne console une âme solitaire
Quand dans le corps la douleur fait la loi !

Dans les sables mouvants de nos rêves
Nos âmes crient vers le ciel sans trêve.
N'abandonne pas à leur détresse
Deux âmes qu'un doute obscur oppresse !
N'abandonne pas nos yeux aux pleurs !
Tu sais comme moi la profondeur
De l'angoisse enfantée par l'attente
D'une foi pure à naître trop lente !
Ne laisse pas nos deux cœurs meurtris
Par la vie renier nos corps vieillissants !
La mort, traîtresse infâme, envahit

Sans un mot les cœurs qu'elle a séduits.
N'abandonne pas le sang qui lutte
En toi comme en moi, pour tous les deux,
Avec la mort, cette vieille pute
Qui sait si bien se farder les yeux !

BÉATRICE PEINTRE

Écrit sur la porte en lettres de flammes,
Ton nom téméraire enhardit mon âme.

Tu ne peux changer les sombres couleurs
Dont un sort sans cœur a peint mon enfance,
Mais tu peux esquisser une espérance
Avec les pinceaux que te tend mon cœur.

Tu es celle qui donne aux feuilles mortes
Un regard, une voix, l'art de mentir
Assez bien pour vêtir leur avenir
De tons vivants quand le vent les emporte.

Quand tu le voudras tu seras aussi
Celle qui promet à l'âme l'oubli
Des nostalgies où les rêves sont pris,
Des reniements, et des deuils infinis.

Tu seras enfin la neige qui tombe
Sans bruit, couvrant d'un manteau blanc les tombes.

AVEU POUR MENDIER À DEUX

Complainte de rues

Comme sont amers les « peut-être »
Jadis aveuglément reniés !
La solitude est sans pitié.
L'amour mort ne peut pas renaître.

Qui voit dans le ciel reparaître
Les soleils que la mer séduit ?

Tant de fois, au bord de la nuit,
Nous n'avons pas eu le courage
De nous perdre dans les nuages !
Nous voilà sans rêve, aujourd'hui !

LUEUR

Je suis étranger à ce que j'étais
Lorsque mon cœur creusait le sombre abîme
D'où il mendie le pardon de ses crimes
En criant vers la nuit où tu parais.

Qu'es-tu réellement ? Goutte de lait,
Étoile lointaine, espérance infime,
Spectre d'un serment qu'ensemble nous fîmes
Un jour qu'un rêve d'or nous unissait ?

Aucun pays nouveau ne me repousse
Aussi durement que les yeux d'acier
Du jardin, où flamboient les feuilles rousses
Arrachées par l'automne aux marronniers.

Seule ta nostalgie me semble douce,
D'elle seule j'attends cette pitié
Qui lorsque les cœurs harassés crient « pouce ! »
Ouvre dans la nuit l'heure de prier.

Les grilles du jardin ne sont fermées
Qu'à la nuit tombante, et nos destinées
Dépendent de hasards qui nous font peur.
Ta nostalgie et la mienne sont sœurs !

AU BOUT DU COMPTE

Je n'aurai fait que des berceuses,
Pauvres chansons bien mal vêtues,
Que ton âme aura entendues
Trop tard dans sa nuit douloureuse.

J'ai rêvé d'être un troubadour
Émule de Jaufré Rudel.
Hélas ! je mourrai sous un ciel
Où souffrir est le pain du jour.

La Terre Sainte et la Saintonge
Sont restées contrées séparées.
Mes poésies furent fumée
Et leurs promesses purs mensonges !

Comme sont amers les baisers
Des nostalgies des avenirs
Qu'ardemment j'ai voulu t'offrir !
Je n'ai pas su te consoler !

POST SCRIPTUM

Écrire une chanson qui sache plaire
À ton cœur plaintif, mon souverain bien,
C'était là tout ce que je voulais faire !
Y suis-je parvenu ? Je n'en sais rien !
C'est donc une chanson utilitaire,
De mon cœur souffrant cette lettre au tien !

Mais mourir en vieux loup, la belle affaire,
Quand on a mené une vie de chien !

III

*But when days of golden dreams had perished
And even Despair was powerless to destroy,
Then did I learn how existence could be cherished,
Strengthened and fed without the aid of joy.*

EMILY BRONTË

UN BEAU JOUR

Ce jour est un jour vraiment différent
Des autres jours : c'est un jour de lumière
Qui chante une berceuse, une prière
Qui apaise les cœurs très simplement.

Ni le jardin ni le ciel ne nous semblent
Être restés taciturnes déserts
Où de mirage en mirage se perd
Le rêve que deux cœurs ont fait ensemble.

Nous ne sommes pas seuls à nous réjouir
D'entendre dans nos cœurs sonner des cloches
Qui annoncent la fin certaine et proche
Du long exil des rêves d'avenir.

Le vieux soleil, buisson ardent, s'exclame :
« Enfin ! Mais pourquoi avoir si longtemps
Désespéré des ressources du sang,
Et fermé vos cœurs à la voix des flammes ? »

LE MATIN DE L'ÉPIPHANIE

Impitoyable est cet hiver
Sourd à mes plaintes monotones !
Ne rencontrerai-je personne
Qui console mon cœur amer ?

La voix d'une femme vivante
Murmure dans le vent glacial :
« Il n'est pas de remède au mal
D'attendre sans fin une absente. »

La neige tombée cette nuit
Révèle l'infinie tristesse
Du jardin où mon cœur se blesse
En effleurant un rêve enfui.

Toutes les nuits dans mon cœur tombe
Le souvenir d'un jour d'été
Où mon seul amour m'a quitté,
Sans me dire adieu, pour sa tombe.

Mon seul amour ? Oui ! C'était toi
Déjà ! — toi, qu'au fil des années
J'ai désespérément cherchée
Sans l'étoile des trois grands rois.

Est-ce toi qui m'as fait descendre
De mon solitaire logis
D'où je ne voyais qu'un ciel gris
Comme ma vie, comme la cendre ?

Est-ce toi cachée dans la voix
À peine audible que j'écoute
Reprocher à mon cœur les doutes
Qui minent sans raison sa foi ?

Es-tu venue avec la neige
Pour dire à mon cœur acharné :
« Ton seul amour s'est incarné,
Vieillir seul serait sacrilège ! »

À UNE STATUE FAMILIÈRE

Tu contemples, sensible à son mystère,
Joue posée sur la main, la neige austère
Mais sensuelle au fond de son cœur nu,
En te demandant ce qu'est devenu
Ton rêve ondoyant de jeune princesse
Où s'enlaçaient l'amour et la tristesse.

Au seuil du printemps, l'hiver sans pitié
Assombrit mon désir de te bercer.
Sur tes lèvres fanées mon âme inquiète
Cherche l'aveu d'une attente muette.
Un songe empreint de nostalgie étend
Sur la neige nue un voile indécent.

Confierais-tu à la neige déserte
Que tu vois scintiller dans le jardin
Le sentiment d'irréparable perte
Qui tourbillonne au fond de ton chagrin ?
Cette neige a des yeux qui déconcertent
Le vieux serpent réchauffé dans ton sein !

LES ARBRES DU JARDIN

Tu le vois bien, tous les arbres s'obstinent
À ne rien révéler de leurs secrets,
Malgré les efforts de ton cœur inquiet
Qui crie vers eux du fond de ta poitrine
Où il sent la nuit monter sans arrêt
Sans lui dire à quoi tes deuils te destinent.

Tu le vois bien, ce jardin n'est qu'un lieu
De rêveries par ton cœur emmêlées
Formant un rideau de pieuse fumée
Devant le souvenir d'amers adieux.
Tu verras, l'hiver, leurs feuilles tombées,
Les arbres lever leurs bras nus vers Dieu.

Tu le vois bien, tu seras consolée,
Dans ce jardin, si le destin le veut.
Qui sait quel poète au cœur douloureux,
En écoutant les vérités voilées
Que peuvent confier des arbres si vieux,
Trouvera en toi sa neige exilée ?

JET D'EAU PATHÉTIQUE

Nouveau Narcisse, il se pavane,
Sans du ridicule avoir peur,
Au-dessus d'un miroir moqueur,
En fredonnant un air profane.

Il brille au soleil, et se fane,
Comme la plus belle des fleurs.
Nouveau Narcisse, il se pavane
Sans du ridicule avoir peur.

Éclos, il prend son essor, plane
Un instant, défie le malheur,
Tombe dans le bassin, et meurt.
Méprisant sa vie, il se damne.
Nouveau Narcisse, il se pavane !

ADIEU D'UNE FIANCÉE MALADE

Tu reviendras seul souffrir et prier
Dans ce jardin où nous pleurons ensemble
Un rêve de joie dont le reflet tremble
Sur nos cœurs pleins de nuit et de pitié.

Les fleurs de l'automne et ta nostalgie
Transfigureront peut-être à tes yeux
Ce jardin, notre rêve, et cet adieu,
Mais rien, hélas ! ne me rendra la vie.

Où irai-je, moi ? L'Ange de la Mort
M'a seulement fait signe de le suivre.
Dans le jardin tout m'invitait à vivre.
Je ne suis pas résignée à mon sort.

Un noir chagrin sur ses ailes m'emporte.
Pour que mon âme, admise dans le sein
De l'infini, retrouve ce jardin,
Prie ardemment, lorsque je serai morte.

IRIS ATTENTIFS

Iris penchés sur le silence
De plaies ouvertes sans recours,
Ce que je peux vous dire est court :
Vers sa fin court ce qui commence.

L'homme qu'un amour a déçu
Crée un amour dans un poème.
Il le croit nouveau, — c'est le même
Amour décevant, pauvre et nu !

Fleurs de la couleur d'une peine
Que je ne peux pas vous cacher,
Les nuances de la pitié
Sont d'un noir secret riveraines.

Prière ou blasphème du cœur,
Un deuil, sans fin, répare, brise
Les rêveries de mes nuits grises
Mélanges d'oubli et de pleurs.

Fleurs vêtues d'ombre et d'ironie,
J'ai beau souffrir et méditer,
Je ne vois que la nudité
Du songe vain qu'est toute vie.

Iris amis d'un songe-creux
Fidèle au fantôme qui pleure
En lui, et qu'il sait être un leurre,
Je ne vous dirai pas adieu

Lorsque pour moi sonnera l'heure
De fermer pour toujours les yeux,
Car si tout périt, tout demeure
Dans les fleurs d'où écoute Dieu.

À LA PLUIE

Pluie vertigineuse où l'âme se voit
Avouant au jardin des nostalgies
Que rien ne peut guérir et dont les voix
Désespérément dans leur désert crient, —

Pluie sombre, profonde, aux yeux inquiétants
Comme ceux d'un masque où se noient des rêves
Qui fuient le mystère infini d'un sang
Où la mort et Dieu murmurent sans trêve, —

Pluie où l'âme croit entendre gémir
Une autre âme longtemps emprisonnée
Par la mort que rien ne peut attendrir,
Mère d'illusions de courte durée, —

Pluie qui peut être, à l'image de Dieu,
Par moment douce et par moment violente,
Que viens-tu promettre aux âmes en feu
Qui puisse alléger une lourde attente ?

CE QU'ON PEUT VOIR
DANS LE JARDIN DES TUILERIES

La foi en des jours meilleurs décline,
Comme aux jours gras de la guillotine,
C'est l'avènement de l'hiver !
Dans le jardin presque désert,
Il n'y a plus que les pensées
D'une poupée abandonnée
Sur un banc de pierre, et la tristesse
Des matins de reniement
Que dans l'âme appauvrie pour toujours laissent
Régner les rêves béants.

Moralité

La Révolution, Noël, parlons-en !
Souffrir et mourir, rien d'autre n'attend
Les filles et les fils d'Ève et d'Adam !
C'est là le credo d'un pur mécréant ?
Peut-être ! mais enfin, Dieu est méchant !
Comment ne pas le voir dans notre sang,
Ô amers orphelins, amers amants ?

PETITES FLEURS DES PAUVRES

Ô douces sœurs de solitude amère,
Fleurs délaissées par le soleil d'automne,
Ouvrées pour le Dieu qui tout pardonne,
Vos rêveries à mon âme sont chères !
Vos méditations que nul deuil n'étonne
Sont dignes d'orner les tombes des mères !

Ombres vêtues par le sort de manteaux
De toutes les couleurs de la douleur,
Rêvez, la nuit, d'un vent consolateur
Vous murmurant les vieux chants des ruisseaux,
Offrez la rosée à mon humble cœur
Lorsque l'aube vient desserrer l'étau.

Frêles lueurs, comme mon corps mortelles,
Vous allégez un au-delà obscur
Et les regrets noirs de mon cœur impur ;
Je berce en moi votre bonne nouvelle :
Dans un jardin clos d'un mystique mur
Vont s'ouvrir des fleurs de vie éternelle.

QUAND PASSENT LES CLOCHES DE PÂQUES

La solitude ouverte est lourd fardeau !
Écoutez, vieux jardins lointains et proches,
La pitié chanter dans le cœur des cloches
Une berceuse où tremble un rêve clos !

Jardins où tant de fleurs meurent sans croire
À cette autre vie que les lys des champs
Promettent si gaiement aux cœurs errant
De deuil en deuil, apaisez ma mémoire !

Ma solitude et la vôtre sont sœurs,
Le silence de Dieu est leur partage.
Écoutez, comme moi qu'afflige l'âge,
Des cloches le doux chant consolateur !

Fermez les yeux, et laissez sur mes lèvres
Se poser l'oubli de notre avenir,
Ô jardins comme moi las de souffrir ! —
Nous est permis un adieu à nos fièvres !

UN CONSEIL DURABLE

Laisser la lune toute seule
Avec un mystique torrent,
Ce n'est pas, mon cœur, bien prudent :
Aux amoureuses qui ne veulent
Que l'extase s'offre une gueule
Aussi avide que le temps.

Que ferais-tu, mon cœur, sans elle,
Sans ses mensonges, sans ses pleurs,
Sans l'exemple de ses rancœurs,
Devant les mares qui t'appellent,
Devant les vagues infidèles
Venant d'un horizon moqueur ?

Vers des ténèbres sans mémoire,
Avec ardeur courent les eaux
Du torrent, rires et sanglots
Qui enivrent qui les veut boire.
Quelle illusion mortelle est croire
Se retrouver dans un écho !

Cœur qui fuit devant la souffrance,
Faible cœur, de rêves épris
(Rêves chéris même flétris !)
Quand la lune, que son errance
Lasse, vers le torrent s'élançe,
Rattrape-la vite, et souris !

Souviens-toi de ces nuits austères
Où à toi seul s'est révélé
D'une sœur le cœur délaissé,
N'abandonne pas au mystère
D'une nostalgie douce amère
Cette lune qui t'a bercé !

COMPLAINTE NUE

Le soleil d'hiver te câline,
Et tu le crois consolateur !
C'est un pernicious séducteur
Qui à mourir trop tôt t'incline !
Il fait si sombre dans mon cœur !
Reste avec moi, neige orpheline,
Partage avec moi le malheur
De savoir que la vie décline,
Et que les songes sont menteurs
Qui promettent de Proserpine
Le sort à tout amour qui meurt :
Retrouver sa mère divine
Quand revient la saison des fleurs !

BLANCHE VÉRITÉ

Défiant l'opaque silence
De Dieu, la nature témoigne
Que cette ombre nue qui s'éloigne
Du monde des apparences,
Ce n'est pas toi, c'est ma vie.
Toi, tu es celle qui viendra,
Au bout de mon agonie,
Me serrer bien fort dans ses bras.

CE QUI ARRIVERA

Je t'aurai rencontrée
En hiver, par hasard.
J'aurai entendu ton âme désolée
Dire au jardin où la neige était tombée,
D'un pâle ciel, très tard :
« À quoi me serviraient, maintenant, les fards ?
Je ne serai plus jamais aimée ! »

J'aurai vu, entre l'horizon gris
De tes yeux et leurs sombres falaises,
Les flots d'un immense malaise
Reflétés dans un ciel où les cris
Des oiseaux de ton cœur étaient pris.

J'aurai reconnu ta nostalgie
De fleurs pour toi seule cueillies,
Peu importe où : dans un jardin,
Sur le bord d'un chemin,
Dans un bois, dans une prairie...

Je t'offrirai le souvenir
D'anémones imaginaires,
Et je verrai sur tes lèvres s'ouvrir
La joie de plaire.

SONNET QUI NE VEUT DIRE
QUE CE QU'IL DIT

Il est bien trop tard pour philosopher,
Il nous reste si peu de temps à vivre !
Nos noms écrits dans son sévère livre
Par le Destin seront bientôt biffés !

Si les cœurs se croient trop vieux pour aimer
De l'amour qui rend l'âme et le corps ivres,
Tant pis pour eux ! des regrets les délivre
La mort, parée d'ironique pitié.

Pourquoi souffrir plus qu'il n'est nécessaire ?
Pourquoi livrer nos cœurs à des chimères
Qui les tourmenteront de vains désirs ?

À quoi bon chercher un sens à la vie !
Contentons-nous d'un rêve qui nous lie
En nous donnant un fugitif plaisir !

LA LUNE DES MISÉRABLES

La lune n'est pas un fantôme.
Pourquoi nous ferait-elle peur,
Ô sœur de durable douleur,
Comme lorsque nous étions mômes ?

Nos âmes peuvent partager
Sans être déçues l'espérance
De se trouver dans le silence
D'un jardin toujours enneigé !

La lune nue, pâle ou brillante,
Est à nos peines pur défi,
Et promet à nos cœurs l'oubli
Des cruels regrets qui les hantent.

Comme aux lèvres du Crucifié
L'Éponge, la lune est tendue
À nos rêveries éperdues !
Pourquoi faudrait-il s'en méfier ?

La lune est une dame blanche
Plus douce que la vérité,
Elle n'est qu'humble charité
Quand dans son sein nos cœurs s'épanchent.

Ô sœur qui mendie, comme moi,
À des carrefours d'amertume,
Rassure-toi : la lune allume
Pour nous une lampe de foi.

Qu'importe qu'à l'horizon brille
La lune du dernier adieu !
La nuit exauce tous les vœux
Des rêveurs épris de sa fille.

À la lune, que Dieu chérit,
Crions, ô sœur trop impatiente,
Lorsque le désespoir nous tente :
« Secours-nous, nous serons guéris ! »

RETOUR OBSCUR UN JOUR D'ÉTÉ

Ébréchant le temps figé du Ghetto,
Les pigeons viennent boire à la fontaine.
Un rêve impur envenime nos peines,
Dans nos cœurs crie un éternel écho.

Rien ne s'est flétri des anciens mystères !
Les arbres défient la mort et l'oubli;
Penché sur son ombre un amour surpris
Voit, le contemplant, son image amère.

Pourquoi sommes-nous revenus souffrir
Ensemble, à Venise, où les souvenirs
Des étés gâchés ont tant de rudesse ?

Est-ce dans l'espoir d'aider la pitié,
Qui lutte en nos cœurs avec la détresse,
À faire revivre un soleil noyé ?

UNE BONNE RAISON DE PERSÉVÉRER

En suivant patiemment ensemble
De très sinueux et obscurs sentiers
Où nos imaginations tremblent,
Nous nous efforçons d'oublier
Que loin d'être seuls au monde
Nous vivons, nous faisons l'amour,
Au fil des jours,
Sous les yeux d'un être immonde
Qui nous suit pas à pas.
Sur des chemins que nos destins fardent,
Nous essayons d'oublier la Camarde
La Subtile que Dieu équipa
Dès sa naissance
D'une grande faux à couper ras.
Mais elle, qui rit de notre indécence,
Ne nous oubliera pas !

SOLEIL DE JUILLET

Dans les chambres de l'hôpital
La mort vigilante est passée ;
Les fenêtres ensanglantées
Annoncent l'indicible mal
Qui rongera le cœur de l'orphelin
Voué pour une vie entière aux joies
Et aux douleurs de mystiques jardins.
(Dans le soleil un rêve obscur se noie.)

Dans le jardin de l'hôpital, l'enfant
Joue, seul, sans savoir qu'est venu le temps
Des étés en deuil, des attentes vaines,
Des nuits en haillons, des sordides peines.

Qui sait, pourtant, s'il ne sent pas qu'un feu
Qui l'aime va mourir dans le ciel bleu
Avec ce soleil, le dernier
Des soleils qui puissent briller
Sans blesser son âme où la nostalgie
Seule sera pour lui source de vie ?

UN MOMENT D'UN ÉTÉ MENTEUR

Septembre est doux, le charitable oubli
A déjà pris dans sa poigne de fer
De tout l'été l'instant le plus amer.
La mort a pendu son masque au ciel clair.
Sur la pelouse où sa grand-mère a mis
Au piquet, ainsi qu'un enfant puni,
La chèvre au cœur d'or dont il est épris,
L'orphelin cherche au fond de sa mémoire
Une chanson douce comme une histoire
Inventée par sa mère un soir d'hiver
Et qu'il aimait faire semblant de croire.
Il en chantonne à bouche close l'air,
La joue sur le cou de la chèvre blanche.
Il ne sait pas que son âme s'épanche
Dans l'ombre infinie d'un rêve désert.

LE CIMETIÈRE INUTILE

Stèles de marbre dur, grilles de fer,
Psaumes murmurés hantent mon hiver.
Une nostalgie exigeante plombe
Ce ciel sans Dieu, la neige tombe dru.
D'un autre ciel, une autre neige tombe
Sur cette terre où ne subsiste plus
Aucun souvenir de l'aride tombe
Où viendraient se cacher mes rêves nus.

LE SOLEIL DE LA MÉLANCOLIE

Soleil noir ! c'est vite dit,
Mais lorsque sonne midi
Et qu'il fait nuit dans un cœur
Pris dans l'étau du malheur,
La vieille image est peut-être
Plus juste que les moqueurs
Sans cœur ne veulent l'admettre !

UN MAUVAIS JOUR

Quelle hypocrite lassitude
Embrume aujourd'hui mon esprit ?
Mon cœur, par ses rêves trahi
S'abandonne à la solitude !

Le jardin, que l'hiver dénude,
N'a plus de voix ; plus rien n'est dit.
Le silence a enseveli
Un combat qui fut longtemps rude.

Ah ! soleil de mes premiers jours,
Pardonne-moi mon impatience !
Le temps qu'il me reste est si court !

Si douloureusement je pense
Aux ciels de ces cruels étés
Où je t'ai vainement cherché !

PARTOUT L'HIVER

Viens au moins témoigner que tu existes !
Ne me laisse pas seul avec la mer
Qui murmure à mon cœur l'énorme liste
Des faux dieux sans voix qui leurent ma chair !

La raison est un juge impitoyable
Qui rit des châteaux bâtis sur le sable
Par un avocat qui voudrait cacher
La honte d'un cœur toujours enneigé.

Viens ! ne me laisse pas creuser la tombe
Du rêve blessé qui prie dans mon cœur !
Dans tous les jardins rôde le malheur,
Et sur les arbres nus la neige tombe !

NUIT DE VÉRITÉ

La neige tombe et le monde est en fête,
C'est l'hiver, la nuit de Noël.
Un chant qui cheminait en moi s'arrête :
L'amour de loin est-il réel ?

Bien sûr que non ! Poète solitaire,
À quoi bon avoir une voix
Comme les oiseaux qui chantent pour plaire
Dans les jardins et dans les bois !

Je ne peux pas chanter, ma bouche est sèche,
Lassitude et renoncement
Hantent mon âme et la rendent revêche,
Mon cœur ne crie pas, mais il ment !

La réalité, je le vois bien, noie
Les frêles rêves nouveau-nés.
Pauvre est la nuit sans promesse ni joie,
Comment pourrais-je donc chanter ?

CONTRE LE VERTIGE NOIR

Une maternelle voix,
La voix de la raison, répète
Sans cesse en moi
Des vérités simples et nettes.

Le destin n'a écrit qu'un canevas ;
Il n'est pas certain que nos cœurs las
Soient arrivés au bout de leur souffrance;
La pitié n'est peut-être pas
Aussi forte qu'on le pense.

Laissons crier suspendus à leurs clous
Les secrets que nous gardons pour nous.

Laissons-les crier dans les entrailles
Des castelets où nous faisons voir
Nos rêves traqués par le désespoir.
Laissons-les crier derrière des murailles,
Protégeons nos cœurs
Du risque de se fermer, saisis d'horreur.

ÉPITAPHE

Faire d'innombrables folies,
Nourrir dans son cœur un serpent
Noir qui sépare les amants,
Dans la solitude où ne crient
Ni les ombres nues ni le sang
De l'amour, attendre en souffrant
Que finisse la comédie,
C'est ce qu'on appelle une vie !

QUESTIONNEUR IMPRUDENT

Est-ce vainement que ma raison sonde
La tristesse infinie d'avoir appris
Trop tard à ouvrir les yeux sur le monde
Et à chercher les sources de l'oubli ?

La paix de l'âme est-elle une chimère
Qui ne me prendra jamais par la main ?
En fouillant le cœur de mes nuits amères
N'ai-je trouvé que d'aveugles chemins ?

Faut-il répudier deuils et nostalgies,
Nourrir l'espoir, jusqu'au dernier moment,
De franchir, seul, le seuil de la vraie vie ?
Le hasard se prend-il aux faux serments ?

Interroger la neige et le silence
Sur les secrets d'un mystérieux hiver ?
J'en suis tenté, mais ma raison me tance :
« Chut ! n'as-tu pas encore assez souffert ? »

DEUX MAUVAIS JOUEURS

« Les souffrances furent réelles,
Les joies ne furent qu'illusions »,
C'est là tout ce que nous dirons
De la vie, quand la mort cruelle
Viendra nous prendre dans ses bras
Pour nous jeter dans l'au-delà.

De la naissance à l'agonie,
Sans relâche, l'âme et le corps
Cherchent un amour vrai et fort
Qui à un autre être nous lie ;
Ils croient parfois tenir sa main, —
C'est un rêve sans lendemain !

Le gendarme et Guignol agissent
À leur guise dans notre cœur,
Satan accable de malheurs
Job, mais il a Dieu pour complice !
Et nous crierons que le rideau
Tombe sur la scène trop tôt !

L'ENVERS DU SILENCE NOCTURNE

J'ai fermé les yeux pour mieux entendre
Dans la nuit
Le bruit et les échos du bruit
D'un cœur qui ne peut se défendre.

Je ne vois rien que le vieux mur
Des doutes obscurs
Qui depuis si longtemps le tourmentent,
Et une main lente, lente
À écrire un adieu impur.

Nul ne sait si la mort est un mal
Ou un bien, quel masque l'agonie
Portera au prochain carnaval,
Mais je sais qu'amère est la vie
D'un homme qui se souvient
Sans cesse de liens
Rédempteurs par sa faute brisés
Et qu'il ne peut pas réparer.

LIBRE ARBITRE D'UN PANTIN

Le jeu n'est ni neuf ni subtil.
Le destin tire les fils
Et dit à son souffre-douleur : « danse ! »
Le cœur aussi contrefait que son corps,
Polichinelle va, depuis sa naissance
Lointaine, en boitant, vers sa mort.
Cœur aveugle, laideur, constante malchance
Et moqueries de l'âge,
C'est là tout son héritage.
Effroyable est sa pauvreté,
Il n'a pas de quoi s'acheter
L'amour qu'il faut pour oublier.
Mais il y a une borne à la folie,
Il peut mendier, —
Il mendie.

MÉDITATION DU CRÉPUSCULE

Qu'as-tu appris des souffrances cachées
Des fleurs d'horizon vouées au silence
Qui n'ont à sacrifier que leur pensée
Ardente aux soleils moribonds qui lancent
Un dernier cri de bête assassinée ?

As-tu percé, en contemplant ces fleurs
Avec des yeux que la pitié aiguise,
Quelque secret des ombres de ton cœur ?
Pourquoi ce deuil, informe, de mer grise
Dans ton âme, trempée par le malheur,
Pourtant, depuis les lointaines années
Où claire lui semblait sa destinée ?
—Claire ! Combien faut-il verser de pleurs
Pour que cette folie soit pardonnée ?

Les ronces de la nuit brûlent sans bruit,
Tu le sais ; tu sais aussi que le sable
Où le regret s'enracine est croyable
Témoin d'un obscur désir que tu fuis.
Sens-tu dans ta chair les peines cruelles
Des fleurs d'horizon, au seuil de la nuit ?
À quel renoncement t'incitent-elles ?

RÉVOLTE

Je ne ferai plus qu'un seul rêve !
M'aidera-t-il ? je n'en sais rien.
Quelle illusion garde le chien
Tirant sur sa chaîne sans trêve ?
Les bulles de savon qui crèvent
Divertissent juifs et chrétiens !

Souffrir, souffrir toute la vie,
De la naissance à l'agonie,
Ne porter son cœur qu'au pressoir
D'où sort un amer désespoir,
Rêver promises par un ange
Les grappes d'une autre vendange !
Contre ce destin douloureux
De l'homme abandonné par Dieu,
Mon âme s'insurge ! Elle jure
Par elle-même, tout impure
Qu'elle est, de seulement nourrir
Le vieux rêve de voir venir
Vers elle une âme rédemptrice.

Hélas ! les feuilles mortes crissent
Sous mes pas lents dans le jardin,
De l'automne est proche la fin,
Je ne sens me prendre les mains
Qu'une insatiable incertitude
Et l'ombre de la solitude !

EN MÉDITANT SUR UNE NOSTALGIE EN CRUE

Si seulement je pouvais être un jour,
Fût-ce dans l'au-delà, réel secours
D'une âme affligée, promesse flétrie
Par les souffles brûlants de deuils où crient
Les ombres nues fuyant le sang désert
D'un sombre soleil séduit par la mer !

Si seulement tu pouvais être source,
Même souillée par la mort, de ressources
Chaque nuit rajeunies par la pitié
Pour mon cœur, vieux soleil abandonné
Depuis longtemps, qui loin de toi décline
Dans le ciel lourd de ma vieille poitrine !

Si seulement nous pouvions devenir,
Reniant le passé, défiant l'avenir,
Deux furtives lueurs, deux étincelles
Perçant un instant la nuit éternelle !

UN SIGNE, EN HIVER

Lointain, hélas ! est l'été !
Impatiemment le corps et l'âme endurent
Pendant les nuits, longues, dures,
Des consolations la précarité.

Nous cherchons une promesse
Moins impure qu'un cri dans le désert.
N'est-ce qu'un rêve qui laisse
Triste et amère, en mourant, toute chair ?

Lorsque l'hiver l'a touché,
Notre faible cœur facilement saigne.
La nature nous enseigne
Qu'il n'est point de temps pour désespérer.

Dans cette vallée austère
La neige gisait sans regard, sans voix,
D'elle-même le suaire ;
Rien n'était fini, pourtant, tu le vois :

La bonne lune, surgie
De derrière le mur sombre et pesant
Des nuages menaçants,
Donne à la neige une nouvelle vie.

QUESTIONS SANS RÉPONSE

Saurons-nous chercher demain mieux qu'hier
L'oubli de la mort promis par la chair ?
Retrouverons-nous le rêve qui fuit
Nos cœurs en deuil dans une épaisse nuit ?

Est-ce en vain que si bien le clair de lune
Feint d'être épris des bruyères des dunes,
Que la moins rusée des âmes blessées
Comprend sans effort l'art de la rosée ?

De la tristesse infinie de la mer
Qu'avons-nous appris pour défier l'enfer
De regarder nos âmes séparées
Franchir l'horizon noir inconsolées ?

Y aura-t-il, dans un coin du jardin
Où la vie et la mort luttent sans trêve,
Une statue pour allaiter nos rêves
Et les tenir serrés contre ses seins ?
Nos rêves jumeaux, si pâles, si frêles,
Si chers à nos cœurs, d'union éternelle !

Y aura-t-il, sur le rivage où rien
Ne peut dissiper le sombre mystère
Dont est enveloppée la vie entière,
Quelque ombre venue bénir notre lien ?

DANS UN PARC ANCIEN ET MODERNE

Quelle pensée s'attarde au fond des yeux,
D'où les rêves ont fui, de ces statues ?
Quel silence où mûrit un morne adieu
Tombe du ciel avec la neige nue !
Dans nos cœurs s'installe un deuil douloureux !
De quelle espérance à jamais perdue ?

Au bord de l'étang que la mort séduit
Le sang du soir s'offre en vain : pas une ombre !
Pas un regret aux mailles de la nuit !
Pas un souvenir dans les arbres sombres !
Nous n'irons plus au bois, dans nos yeux luit
La peine aiguë de reniements sans nombre !

MÉDITATION, APRÈS TOUT

Existes-tu ou non ?
Mes poèmes
Ne sont-ils qu'œuvres de bouffon,
Ou te changent-ils en toi-même ?

N'entends-tu pas gémir mon âme
Enchaînée au fond
De sa caverne de souffrances
D'où elle ne perçoit
Qu'un peu de ciel changeant sans voix
Et quelques autres apparences ?

Ô toi vers qui mon âme s'élance
Si ardemment, lasse de souffrir
Dans un corps destiné à pourrir
— Selon ce qu'elle imagine—
Dans le terre, son origine,
Pourquoi, pourquoi, ce silence ?

PAR DES NUITS ENTROUVERTES

Tome 1

Paroles de raison	9
Révolte	10
Ensemble, au large du phare	11
Un vœu	12
Dém mesure, peut-être	13
Souvenir passe-partout	14
Douleur obstinée	15
La mort des mécréants	16
Sous le vrai ciel	18
Réalisme d'un poète incrédule	19
Savoir nocturne	20
À un orphelin qui ne veut pas souffrir	21
Testament	22
Est-ce trop tôt ?	23
Quand le soir descend	24
Devant la gueule d'un vertige	25
À toi qui vient	26
La fin du monde	27
Obstination	28
En fin de compte	29
Chanson d'automne	30
Noces de sable	31
Deux orphelines	32
À la pitié rédemptrice	33
La nuit tombe tôt	34
Chanson mystique	35
Temps d'amère persévérance	36
Chanson du soir	37
Sous les yeux de l'hiver	38
Épitaphe	39
Châtiment, ou destin ?	40

Imprudence fatale	41
D'une nuit de solitude	42
Pour une petite maman	44
Sur le dernier rivage	45
Est-elle tout à fait perdue ?	46
Le seul pari raisonnable	48
Jour de délivrance	50
Une âme malade	53
Art poétique	54
Témoignage de la terrasse	55
Lumière née de l'ombre	56
Le poète et les heures de la nuit	58
En essayant de deviner un nom illisible	59
Aube masquée	60
Sérénade à Soledad	61
Un conte inachevé	62
Berceuse d'hiver pour deux	64
Ensemble en face des années	65
Une rencontre imprévue	66
Berceuse	68
Paroles d'un poète téméraire mais de bonne foi	69
Dureté du silence	70
Soledad séduite	71
Impitoyable hiver	72
Minuit vient de sonner	73
Sous un ciel impur	74
Tristesse du soir	76
Odile	77
D'un dialogue avec une ombre	78
Avant la rencontre	79
Je jour marqué	80
Jardin de Ravello	81
Retrouvailles	82

Paradis d'hiver	84
Rencontre au crépuscule	85
Sous un ciel indulgent	86
Devant le fleuve qui traverse la chambre	88
Béatrice peintre	90
Aveu pour mendier à deux	91
Lueur	92
Au bout du compte	93
Post scriptum	94
Un beau jour	97
Le matin de l'Épiphanie	98
À une statue familière	100
Les arbres du jardin	101
Jet d'eau pathétique	102
Adieu d'une fiancée malade	103
Iris attentifs	104
À la pluie	106
Ce qu'on peut voir dans le jardin des Tuileries	107
Petites fleurs des pauvres	108
Quand passent les cloches de Pâques	109
Un conseil durable	110
Complainte nue	112
Blanche vérité	113
Ce qui arrivera	114
Sonnet qui ne veut dire que ce qu'il dit	115
La lune des misérables	116
Retour obscur un jour d'été	118
Une bonne raison de persévérer	119
Soleil de juillet	120
Un moment d'un été menteur	121
Le cimetière inutile	122
Le soleil de la mélancolie	123
Un mauvais jour	124
Partout l'hiver	125

Nuit de vérité	126
Contre le vertige noir	127
Épitaphe	128
Questionneur imprudent	129
Deux mauvais joueurs	130
L'envers du silence nocturne	131
Libre arbitre d'un pantin	132
Méditation du crépuscule	133
Révolte	134
En méditant sur une nostalgie en crue	135
Un signe, en hiver	136
Questions sans réponse	137
Dans un parc ancien et moderne	138
Méditation, après tout	139

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (2 tomes)

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012

Imprimé en France